

Virilité ou masculinité ? L'usage des concepts et leur portée théorique dans les analyses scientifiques des mondes masculins

Haude Rivoal

DANS **TRAVAILLER** 2017/2 (N° 38), PAGES 141 À 159
ÉDITIONS **MARTIN MÉDIA**

ISSN 1620-5340

DOI 10.3917/trav.038.0141

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-travailler-2017-2-page-141.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Martin Média.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Virilité ou masculinité ? L'usage des concepts et leur portée théorique dans les analyses scientifiques des mondes masculins

Haude RIVOAL

Résumé : *L'étude critique des masculinités est un nouveau domaine de recherche au sein des études de genre. Développé et théorisé par la sociologue australienne Raewyn Connell, il renouvelle les cadres théoriques autour de l'étude des hommes. En dénonçant la masculinité normative d'une figure virile, les masculinity studies ont permis d'introduire l'idée d'une pluralité d'incarnation du masculin en dehors d'une référence systématique à la virilité. Cet article propose un bilan critique autour de la confusion des concepts de « virilité » et de « masculinité » pour proposer l'idée que celle-ci influence non seulement les représentations et les pratiques sociales, mais également les recherches universitaires. Il démontre que la perméabilité des deux termes essentialise la masculinité et entretient implicitement l'idée d'une hiérarchie entre les genres. L'article propose ainsi de penser les masculinités au pluriel et la virilité en dehors d'un genre précis afin d'enrichir les analyses sociologiques encore émergentes (en France) autour des hommes et du masculin.*

En 2014, la publication du premier recueil de traduction des travaux de la sociologue Raewyn Connell (sous le titre : *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*) marque l'arrivée en France des *masculinity studies*. Autrement appelée « étude critique des masculinités », Raewyn Connell en pose les bases théoriques dans un article fondateur publié avec Tim Carrigan et John Lee (1985) et développé dans un ouvrage désormais célèbre, *Masculinities* (2005). Elle y développe le concept de masculinité hégémonique (autrement

dit une masculinité en position dominante dans un contexte précis) à partir duquel sont analysés les processus de hiérarchisation, de normalisation et de marginalisation d'autres formes de masculinité et de féminité. Le genre n'est donc plus seulement envisagé comme un rapport de pouvoir entre deux groupes sociaux (les hommes et les femmes), mais permet d'envisager les rapports de pouvoir et de subordination au sein même du groupe des hommes¹. Les *masculinity studies* naissent à la fin des années 1980 en réaction à des approches essentialisantes autour du masculin développées jusqu'alors en sociologie (ainsi que dans la majorité des sciences sociales) et proposent un renouvellement des cadres d'analyse autour de la catégorie sociale des hommes. Malgré des appels féministes à travailler sur cette catégorie par la critique de patriarcat (Mathieu, 1971), les travaux sur le masculin et le nombre de sociologues engagés dans cette voie restent peu nombreux et abordent de manière relativement fixiste ces études. On note en effet deux tendances générales au sein des études sur les hommes : la première, issue du féminisme est celle d'envisager ceux-ci comme une « masse uniforme de dominants » (Clément, 2014, p. 14), la seconde plus répandue en sociologie, anthropologie ou en histoire est celle d'associer la masculinité à une identité virile.

La première de ces deux tendances n'est pas entièrement nouvelle au sein de la recherche francophone. Comme le souligne Florian Vörös, l'étude du masculin s'est établie par « la critique de l'androcentrisme (Guillaumin, 1992 ; Mathieu, 2013 [1991] ; Wittig, 2013 [1978] et l'analyse de la "classe des hommes" (Devreux, 1988 ; Delphy, 2013 [2001] ; Thiers-Vidal, 2010) [...] au fondement des théories des rapports sociaux de sexe qui se développent à partir des années 1970 dans le sillage du Mouvement de libération des femmes. Aussi, plusieurs travaux historiques et sociologiques sur la famille (de Singly, 1993), les rites de passage (Bozon, 1987 ; Bessin, 2002), les pratiques culturelles (Maigret, 1995), la justice (Sohn, 2009) et le travail salarié (Molinier, 2000) interrogent depuis les années 1980 la masculinité et la virilité dans les contextes francophones » (Vörös, 2015, p. 19). Ces travaux, portés par les féministes matérialistes, se centrent avant tout sur les luttes ou les oppressions subies par les femmes. Il fallait évidemment et dans un premier temps « produire des connaissances sur la société au féminin » (Devreux, 1992, p. 147). Jusqu'alors, l'évidence de la présence des hommes dans le champ social tendait à les rendre invisibles en tant qu'objet d'étude singulier. On pensait, on analysait, on écrivait (et c'est toujours bien souvent le cas) au « masculin neutre ». Le

1. Il est à noter comme le souligne l'ouvrage de Judith Halberstam (1998) que la masculinité peut être incarnée par des femmes. Cette perspective ne sera pas traitée dans cet article.

point de vue des femmes est ici privilégié en relation avec la position des hommes comme référent non neutre relativement homogène, autrement dit comme socialement dominant. Des recherches similaires ont également été portées par des « sociologues-hommes » (Weltzer-Lang, 2002 ; Singly de, 1993 ; Bourdieu, 1990 ; Godelier, 1982) comme le note Éric Fassin dans la postface du livre *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie* (Connell, 2014).

La seconde tendance s'est établie à travers les travaux pionniers d'historiens qui abordent la question des « identités et des cultures » de la masculinité (Fassin, 2014, p. 276). Si la diversité de pratiques masculines semble ici abordée, ces analyses semblent pourtant indissociables de *l'Histoire de la virilité* et de ses implications sociales (Hocquet, 2009 ; Corbin, Courtine, Vigarello, 2011 ; Mosse, 1997 ; Rauch, 2010 ; Revenin, 2011). De la même manière chez les philosophes (Hocquet, 2009) ou les anthropologues, la virilité est un concept structurant de la différenciation des sexes (Godelier, 1982 ; Héritier, 1996 ; Tabet, 1998). Les sociologues français, quant à eux, étaient jusqu'à présent peu nombreux à interroger les hommes autrement que par : 1/ le prisme des classes populaires au travers des « formes de virilisme liées aux usages du corps au travail, dans les loisirs ou l'espace domestique » (Rasera, Renahy, 2013 ; Mohammed, 2009) ; 2/ le prisme du travail : dans le monde ouvrier (Schwartz, 1990) ou dans les organisations (Falcoz, 2004). Seuls les psychodynamiciens du travail ont tenté d'établir et de maintenir une distinction entre les termes de « virilité » et de « masculinité » « pour comprendre les défenses dans le cadre de la division sexuelle du travail » (Molinier, 2008²). La virilité devient alors un concept clé pour comprendre l'expression sexuée de la souffrance au travail (Dejours, 1997 ; Molinier, 2000), notamment dans les milieux masculins. Si on peut pointer les apports de la psychodynamique du travail sur ce sujet, pour autant on peut regretter que la masculinité ne soit jamais explorée dans sa diversité, au terme de la race ou de la classe par exemple.

2. « La psychodynamique du travail se définit comme l'analyse des processus psychiques mobilisés par la rencontre entre un sujet et les contraintes de l'organisation du travail. [...] Le corpus théorique de la psychodynamique du travail s'est déployé à partir de la découverte, dans ces milieux de travail, de « stratégies collectives de défense », autrement dit de formes de coopération pour lutter contre la souffrance dans le travail, plus précisément contre la peur générée par les risques de l'activité. [...] Dans la construction de ce déni, il apparaît que la virilité sociale joue un rôle prépondérant. » (Molinier, 1997.) Ainsi, « la virilité serait à placer du côté de l'adhésion aux stratégies collectives de défense contre la souffrance dans le travail, tandis que la masculinité, classiquement, spécifie l'achèvement du cycle mental donnant accès à l'identité sexuelle chez l'homme adulte. » (Molinier, 2008, p. 52.)

On constate donc que, dans la littérature des analyses du masculin, la catégorie « hommes » est relativement homogène et-ou essentialisée à travers la référence à une identité virile. Cette absence de distinction entre la « virilité » et la « masculinité » naît-elle d'un problème de traduction comme l'avait été « le casse-tête de la traduction du “gender” en français (Hay, 2002³). Ou s'agit-il d'une question d'étymologie et-ou de définition⁴ ? En effet, « masculinité » et « virilité » renvoient tous deux à ce que « serait » un homme. *Le Grand Robert* de la langue française définit la virilité comme « ce qui est propre à l'homme » et se rapporte, en particulier, à la « vigueur, à la puissance sexuelle » de l'homme. Le mot renvoie également aux « caractères moraux qu'on attribue généralement à un homme (actif, énergique, courageux, etc.)⁵ La masculinité, elle, est définie comme le « caractère masculin », « l'ensemble des caractères propres à l'homme ou jugés comme tels ». On constate ainsi qu'aux hommes sont

3. La majorité des textes qui proposent une réflexion sur les masculinités et plus généralement sur le genre sont en langue anglaise. La traduction du titre d'un des ouvrages de Georges Mosse constitue un bon exemple de confusion sémantique. Son titre original est : *The Image of Man : the Creation of Modern Masculinity*. Il est traduit en français par : *L'Image de l'homme : l'invention de la virilité moderne*. Ici, « masculinity » est traduit par « virilité » et les deux concepts se superposent. Dans les études anglo-saxonnes, le terme de « virility » est généralement peu employé pour lui préférer celui de « manhood » ou de « manliness ». Si les concepts de masculinité (*masculinity*) et de féminité (*femininity*) semblent avoir une définition anglaise équivalente de celle que nous connaissons en français, le sens du terme de « virilité » connaît des variations relatives à sa traduction, mais également à son emploi. « Virility » est un dérivé du moyen français et une construction purement européenne. Selon le *Oxford English Dictionary*, « virility » est définie comme « marked by strength or force » et est tout aussi bien applicable aux hommes comme aux femmes (ce qui n'est pas le cas selon la définition française). On peut alors se demander si le terme « virility » n'a pas été repris par la langue anglaise pour élargir ce que les concepts de « manhood » ou de « manliness » ne permettent pas (autrement dit pour penser la virilité au féminin). Ces variations traduisent les marques culturelles de la société dans laquelle elles s'inscrivent présentement ou au fil de l'histoire (Forth, 2015 [2011], p. 147). Comme nous l'enseigne le tome 3 de *Histoire de la virilité*, le mot renvoie au fil des siècles à des acceptions différentes. Au XIX^e siècle, elle passe « tant par l'acquisition de connaissances [ouvrant à la « virilité intellectuelle »] ou de dignité et de force morale [garante d'une « virilité chrétienne »] [...] que par la pratique du duel ou l'appropriation de pratiques de pugilat populaire (comme la savate). » (Rasera, Renahy, 2013.)

4. Le terme *vir* en latin désigne l'homme au sens biologique, mais aussi l'époux, l'homme de courage ou le combattant. Il donne l'adjectif *virilis* signifiant « héros », « fort », « vigoureux » et son dérivé *virilitas* qui correspond à la virilité (au sens moderne où nous l'entendons). Le terme de « masculinité » quant à lui dérive du terme « masculin » qui vient du latin *masculus* (masculin, mâle, de genre masculin), qui dérive lui-même de *mas* (mâle, viril, énergique) (Ernout, Meillet, 2001).

5. On prendra soin de noter que le dictionnaire y associe pourtant deux exemples, l'un masculin et l'autre féminin : « L'homme est viril et fort qui se décide à changer sa triste fin en un fier suicide » (Victor Hugo, *L'Année terrible*) / « Aussi intelligente que lui, et mieux trempée moralement, plus virile » (Romain Rolland, *Jean-Christophe*, « Les amies »).

automatiquement associées des qualités, des vertus nécessaires – et positives – (fermeté, courage, force, vigueur, etc.) nous signifiant que l'identité masculine semble indissociable de certaines caractéristiques et notamment de la virilité. Quels concepts faut-il alors privilégier dans les analyses sociologiques ? Et en quoi cela intéresse-t-il les chercheur(e)s en sciences humaines et sociales ?

Cet article ne se veut pas un état de l'art exhaustif des travaux sur la virilité et les masculinités, mais bien une mise en perspective critique autour de l'utilisation des concepts. Si les définitions classiques en sociologie du genre (genre, sexe, rapports sociaux de sexe, patriarcat, division sexuelle du travail, etc.) sont aujourd'hui généralement admises, il convient de s'arrêter plus longuement sur les concepts du champ encore émergent des *masculinity studies*. En effet, l'analyse des rapports sociaux (de sexe) ne peut se faire rigoureusement sans un accord commun sur le sens des termes employés. Par ailleurs, les concepts ne sont pas une réalité immuable allant de soi, mais bien des instruments discursifs de *positionnement social et-ou politique*. Que la masculinité soit associée à la virilité dans le contexte contemporain n'est pas sans poser de question. Cette équivalence est aujourd'hui instrumentalisée par des postures masculines qui mettent en avant la virilité comme norme sociale de la masculinité et « désire[nt] restaurer la virilité à la fois pour lutter contre le malaise masculin contemporain, mais également parce que celle-ci constituerait un réel bienfait pour la société » (Guionnet, 2012, p. 8). Or, « masculinité » et « virilité » n'ont pas toujours été confondues, comme le note Christopher E. Forth (2011) soulignant le caractère construit de ces deux notions. Les trois tomes de *Histoire de la virilité* le démontrent bien, l'histoire de la virilité ne se confond pas avec celle de la masculinité et si le « masculin » en est venu à supplanter le « viril », on peut y percevoir le signe d'un changement dans « l'empire du mâle ». Cette confusion contemporaine ne serait-elle pas « le reflet des fantasmes européens et nord-américains du xx^e siècle sur les hommes ? » s'interroge Connell. Il s'agit donc pour la(le) chercheur(e) d'envisager des modalités d'analyse plus fines du masculin dans une perspective globale (celle du capitalisme par exemple) et-ou locale (celle d'une enquête ethnographique) et de considérer la masculinité non plus comme une identité, mais comme le produit d'un rapport de pouvoir entre hommes et femmes, mais aussi entre hommes. Redéfinir épistémologiquement la virilité et la masculinité constitue donc la première étape non pas seulement de réflexion autour du masculin, mais de la construction d'un nouveau champ d'étude sociologique : l'étude critique des masculinités.

Au commencement, les hommes et la virilité dans les analyses du populaire

La virilité, au fondement d'un stigmat de classe

L'idée de cet article est née d'une problématique méthodologique qui s'est présentée dans le cadre d'une thèse, au carrefour de la sociologie du travail et de la sociologie du genre. Cette enquête ethnographique, effectuée au sein d'un sous-traitant de la grande distribution, développe une réflexion autour des masculinités, notamment au sein des classes populaires⁶. Force est de constater que, dans la littérature sociologique (ou historique) sur le monde ouvrier et-ou les classes populaires, le lien est systématiquement établi entre les hommes et la virilité (Pigent, 2001 ; Pillon, 2011 ; Schwartz, 1990). Ce lien peut être compris comme une stratégie de défense (Dejours, 1997 ; Molinier, 2000)⁷, mais aussi comme la recherche d'un idéal de masculinité et d'estime de soi qui se forge à partir des ressources (financières, économiques et culturelles) « manquantes » et dont une classe est « privée » (Guionnet, Neuveu, 2012 ; Beasley, 2008). La virilité est alors quelque chose que l'on possède, comme un attribut. On « en a » plus ou moins. Associée aux figures du sportif, du criminel, du fasciste, du militaire, de l'aventurier, de l'ouvrier, la virilité s'incarnerait dans la mise en scène d'une masculinité visible, exacerbée et corporelle. Le lien avec la violence est ainsi rapidement établi au travers d'une « culture virile », entre exaltation et préservation du corps masculin, comme le souligne le travail de Pinar Selek sur le service militaire en Turquie (2014). L'objectif central de cette formation est l'inculcation individuelle de la virilité, perçue comme ressource pour organiser « la (re)production de sociétés autoritaires et hiérarchiques ». Comprise ainsi, la virilité comporte une dimension stigmatisante et ne saurait constituer une dimension positive du masculin. Ainsi, l'emploi du terme de « virilité » pour qualifier des « masculinités de protestation », comme le suggère Connell, peut participer de la disqualification des hommes des classes populaires, notamment lorsqu'ils sont catégorisés comme non blancs (Achin, Dorlin, 2008). La dévaluation contemporaine de la virilité constitue dans ce sens le signe d'un antagonisme de classes (Pigenet, 2001).

6. Rivoal H. (en cours), « Les hommes en bleu : une ethnographie des masculinités dans une grande entreprise de distribution », Thèse pour l'obtention du doctorat de sociologie, Université Paris-VIII.

7. « Les stratégies collectives de défense qui ont été analysées dans des collectifs d'hommes constituent un système de conduites et de représentations sociales centrées sur les valeurs de la virilité (force, courage, mépris du danger). Ces stratégies collectives visent à modifier, transformer et euphémiser, pour ne pas dire anesthésier, la perception que les hommes ont de la réalité qui les fait souffrir. » (Molinier, 2008.)

Or ce stigmat ne semble pas réaliste, d'une part parce que la « culture masculine » associée à la virilité ne saurait se maintenir du « fait du déclin des collectifs de travail qui la soutenaient » – on peut penser à certaines études sur les ouvriers (Jounin, 2006 ; Pillon 2015) –, d'autre part parce que la virilité est à la fois mobilisée dans les classes populaires comme dans les milieux sociaux culturels aisés, comme en témoignent les enquêtes sur les pratiques professionnelles des chirurgiens (Bercot, 2013) ou des consultants (Boni-Le Goff, 2013). D'ailleurs, les qualités viriles jugées comme négatives au sein des classes populaires sont généralement valorisées au sein des classes dominantes : être fort, performant, énergique, courageux, comme le développe l'article de Catherine Achin et Elsa Dorlin autour de figures politiques, évoquant une « virilité ressource » (entendue comme ressource politique) qui s'oppose à une « virilité privilège » (acquise de fait⁸). Dans ce cas, « faut-il que les déclinaisons de la virilité diffèrent d'un milieu à l'autre et ne viennent que réaffirmer les positions sociales de chacun, il semble que la virilité renvoie davantage à des représentations idéelles qu'à des pratiques (Rasera, Renahy, 2013), à une figure imaginaire de masculinités (hégémonique, de protestation, etc.) et qui ne saurait nous faire confondre attribut et identité, autrement dit virilité et masculinité.

Je retiendrais donc pour première définition que la virilité est une forme d'idéal, somme de représentations liées à l'idée de performances (économique, sociale, sexuelle et corporelle). Elle est *un* attribut d'*une* forme de masculinité enrichie d'autres attributs comme la classe, la race, la sexualité, etc. On ne saurait pour autant confondre « virilité » et « masculinité hégémonique » comme le propose Jean-Jacques Courtine (2011) puisque la virilité ne serait qu'*un* attribut parmi d'autres. D'ailleurs, la virilité n'a pas toujours eu la même importance dans la construction du masculin, interrogeant par là même le lien entre virilité et catégorie de sexe (celle des hommes).

La virilité au fondement d'une naturalisation de la domination masculine

L'injonction à « être viril » (et non masculin) comme le souligne Jean-Jacques Courtine dans l'introduction du tome 3 de *Histoire de la virilité* n'est pas nouvelle et définirait le masculin tout comme « l'hégémonie

8. La « virilité privilège » correspondrait à « une norme de la masculinité [qui] n'a pas besoin d'être activement et ostensiblement travaillée, exploitée ou mobilisée », comme celle de la bourgeoisie par exemple (Achin, Dorlin, 2008).

du pouvoir viril » au fondement de la domination masculine. La masculinité souvent confondue avec la virilité fonctionne comme un fondement « naturel », elle constitue une structure idéologique qui construit et fonde la domination masculine sur une illusion de naturalité (Hocquet, 2009, p. 15) excluant, de fait, la domination féminine. Ce « socle de représentations extrêmement anciennes mais toujours présentes [assigneraient] une “valence différentielle” aux sexes » (Courtine, 2015 [2011], p. 8). Jean-Jacques Courtine prend soin d’expliquer dans cette même introduction que « si l’on veut faire l’histoire de structures inégalitaires, d’origine archaïque mais toujours présentes, dont la transmission dans la longue durée suppose la transformation de l’histoire en nature [autrement dit comment la construction des rôles sociaux “ne peuvent se reproduire, identiques à eux-mêmes, que si l’hégémonie virile semble appartenir à l’ordre naturel et inéluctables des choses”], alors il n’y a guère qu’un mot qui convienne, dans notre langue, à l’objet d’un tel projet : c’est bien celui de “virilité” » (Courtine, 2015 [2011], p. 8). Ces injonctions viriles imposées aux hommes seraient à l’origine de rapports sociaux de sexe favorables aux hommes comme le soulignent Pascale Molinier et Daniel Welzer-Lang qui voient dans la « virilité » : « l’expression collective et individuelle de la domination masculine » (Molinier, Welzer-Lang, 2004, p. 77). Ainsi, les travaux des sociologues du travail qui traitent des rapports sociaux de sexe s’intéressaient jusqu’à présent principalement aux femmes et, quand ils parlaient des hommes, ils évoquaient la virilité comme pendant de la « féminité » (Pruvost, 2007). Dans ce sens, la virilité serait une porte d’entrée pour une analyse féministe des rapports de pouvoir entre les sexes (intra-sexes).

Mais si le problème était inverse ? Si le problème à l’origine des structures inégalitaires n’était pas l’association du viril au masculin mais du masculin au viril ? Comme le soulignent les travaux de Christine Beasley (2008), la virilité est « un idéal culturel à même de produire de la solidarité entre hommes, au-delà des clivages de classe » (Gourarier, Rebucini, Vörös, 2015). Cet idéal ne peut-il produire une solidarité au-delà des clivages de sexe ? Si la virilité est un idéal de performance, de vigueur et de courage, ne peut-il être partagé par tous ? Le terme, rarement employé de manière négative, ne trouve pas d’équivalent au féminin. Ainsi, associer systématiquement le viril au masculin n’est-il pas la négation d’une forme de puissance au féminin ? Est-il impensable de concevoir une femme virile, autrement dit forte, puissante, et performante ? Est-il si impensable de penser la puissance sexuelle des femmes ou encore la violence de celles-ci (Cardi, Pruvost, 2012) ? Il semblerait ainsi utile de déconnecter la virilité du masculin pour penser une référence idéale mobilisable à la

fois par les hommes et par les femmes comme pourraient le suggérer les travaux autour des collectifs de défense virils au travail (Rivoal, 2015). À l'instar des « masculinités sans hommes » (Halberstam, 1998), la première étape de la critique des structures inégalitaires n'est-elle pas ainsi de repenser la virilité. En effet, « quand de toutes parts la virilité des femmes est méprisée, entravée, désignée comme néfaste, les hommes auraient tort de se réjouir, ou de se sentir protégés. C'est autant leur autonomie que la nôtre [celle des femmes] qui est remise en cause » (Despentes, 2007, p. 26). Aussi continuer d'associer la virilité (et ses qualités socialement valorisées) aux hommes n'est-il pas une manière de présumer l'idée que les femmes seraient incapables de rivaliser dans un monde viril (donc masculin) ? Croire que les femmes seraient passives à l'hégémonie serait faire fausse route comme le montrent nombre de travaux féministes.

Je retiendrai donc, comme deuxième définition de la virilité, que celle-ci peut se penser en dehors d'un genre précis et que dénaturiser le lien entre virilité et masculinité constituerait une forme de résistance à la domination masculine dans des rapports de pouvoir où hommes et femmes luttent pour leur place. Dissocier les deux concepts reviendrait ainsi à penser la masculinité comme évolutive et plurielle. La « virilité » serait donc un idéal non dynamique contrairement à la « masculinité » comme identité dynamique. Cette nouvelle perspective permet du même coup de remplacer les questionnements sur « la virilité » par l'analyse des rapports entre masculinités hégémoniques, complices, marginalisées et subordonnées (Connell & Messerschmidt, 2005 ; Connell, 2014).

Les déplacements théoriques de l'étude critique des masculinités

Redéfinir le masculin en dehors de la virilité : les masculinités plurielles

Connell distingue dans le chapitre 1 de *Masculinities* quatre stratégies de définition de la masculinité. La première est une stratégie essentialiste qui chercherait « l'essence du masculin » par une description du mode de vie des hommes : le goût du risque, l'agressivité, les pulsions sexuelles. Ce sont les mouvements sociobiologistes⁹ (et bien souvent masculinistes)

9. « Les sociobiologistes tentent sans cesse d'abolir le concept de genre et de prouver que les arrangements sociaux ne seraient que des réflexes liés à des impératifs de l'évolution » (Connell, 2014, p. 66). Pour plus de précisions, voir les travaux des sociobiologistes comme Lionel Tiger, *Men in Groups*, 1971, ou Robert Bly, *Iron John*, 1990.

qui naturalisent (et donc essentialisent) les caractéristiques masculines. Mais l'essentialisme pose (entre autres et comme le souligne l'auteure) la question de l'arbitraire. Pourquoi choisir un trait de caractère plutôt qu'un autre pour définir la masculinité ? La seconde définition de la masculinité, celle des sciences sociales *positivistes* « dont l'ethos privilégie la découverte des faits », cède à une définition simple : « la masculinité, c'est ce que les hommes sont ». Cette définition prend naissance à partir de descriptions ethnographiques qui rendent compte des modes de vie des hommes dans une culture donnée et qui, « quelles que soient leurs spécificités, les désignent comme des modèles de masculinités » (*ibid.*, 2014, p. 62¹⁰). Si le lien « logique » entre le sexe masculin et la masculinité peut être questionné, ce sont davantage les échelles de masculinité-féminité qui posent ici problème. Chaque chercheur(e) possède des prénotions relatives au genre et la construction d'une échelle de masculinité-féminité requiert d'avoir au préalable une certaine idée de types d'items qu'il est pertinent de mobiliser. Rendre compte des activités des « hommes » et des « femmes » requiert de les classer dans les catégories, donc d'assigner, de typifier la démarche qu'elle est supposée interroger. Enfin, définir la masculinité de manière empirique d'après les observations de ce que sont les hommes revient à occulter la désignation de certaines femmes comme « masculines » et de certains hommes comme « féminins ». La troisième tentative de définition de la masculinité recensée par Connell est une définition normative qui propose de considérer que « la masculinité est ce que les hommes *doivent* incarner ». On trouve souvent cette définition en référence à une masculinité héroïque comme le souligne la couverture du tome 3 de *Histoire de la virilité*. La masculinité serait la norme sociale du comportement des hommes (une définition qui mêle normativité et essentialisme) : « refuser les trucs de pédé, être un coureur de jupons, avoir un sale caractère ». Cette définition conçoit que les hommes puissent approcher ce standard à des degrés divers. Mais rares sont les hommes qui correspondent parfaitement au modèle. « Qu'y a-t-il de "normatif" dans une norme que quasiment personne ne parvient à incarner ? » s'interroge Connell (*ibid.*, 2014, p. 64). Identité et rôle seraient ainsi confondus et rejoindraient de ce fait les définitions essentialistes¹¹. Enfin, la quatrième tentative de définition se retrouve dans les approches

10. Connell parle de « positivisme ethnographique » et donne l'exemple de l'ouvrage de David Gilmore, *Manhood in the Making : Cultural Concepts of Masculinity*, Yale University Press, 1990.

11. Connell confesse cependant qu'il en va de même pour la masculinité hégémonique qui relèverait d'une forme d'idéal : « [...] rares sont les hommes qui atteignent les standards normatifs. Ce constat s'applique généralement à la masculinité hégémonique » (Connell, p. 77, *Masculinités, Enjeux sociaux de l'hégémonie*).

sémiotiques où la masculinité est définie en opposition à la féminité. La masculinité serait définie au travers d'un système de différences symboliques au sein duquel les oppositions masculines et féminines sont situées en tension. Cette définition se retrouve dans les approches culturelles féministes et poststructuralistes du genre, ainsi que dans la psychanalyse et les analyses lacaniennes du symbolique. « Le phallus occupe la fonction de signifiant-maître et la féminité est symboliquement définie par ce manque. » (Molinier, 2008.) Cette définition est particulièrement « efficace » dans le domaine *cultural studies*, mais sa portée reste, selon Connell, limitée, car elle se borne souvent à l'analyse du discours.

Connell propose ainsi une nouvelle définition de la masculinité non plus comme un objet (un type naturel de personnalité, une moyenne comportementale ou une norme), mais comme le résultat de processus, de rapports et de relations qui construisent le genre¹². Il s'agit alors de penser la masculinité dans sa dimension dynamique¹³, mais également dans sa dimension relationnelle, en lien avec la classe sociale, l'appartenance ethnique, mais surtout en lien avec le genre féminin. L'étude des masculinités s'oppose à « une sociologie des "rôles de sexe" – cadre théorique prédominant de la fin des années 1980 –, dont les bases épistémologiques sont faussées par une vision essentialiste des rôles masculin et féminin ainsi que par une indifférence aux contextes sociaux singuliers dans lesquels ces rôles sont incarnés » (Hagège, Vuattoux, 2014, p. 9). Le genre est donc désormais perçu comme une structure, un système au sein duquel se forment des inégalités sociales et n'est plus seulement étudié au travers de « classes de sexe ».

Interroger les masculinités à l'aune du féminin

L'essor et l'engouement pour l'étude critique des masculinités (22 400 travaux recensés en 2008¹⁴) ont parfois été soupçonnés de concen-

12. Il est à noter que les critiques des travaux fondateurs de Raewyn Connell sont aujourd'hui nombreuses. La plus célèbre, formulée par Demetriou, discute l'homogénéisation qu'implique le concept de masculinité hégémonique et distingue l'hégémonie externe, soit l'institutionnalisation de la domination sur les femmes, et l'hégémonie interne, soit l'institutionnalisation de la domination sur d'autres hommes (Gouarier, Rebucini, Vörös, 2015). En 2005, Raewyn Connell propose une conceptualisation renouvelée de ce concept qu'elle déploie sur de nouveaux terrains : la santé, la sexualité, la « colonialité » et la globalisation qui laisse autant de perspectives de recherche au-delà d'une vision au masculin-viril.

13. Au sein de cette dynamique de genre, Connell distingue trois niveaux : a) les rapports de pouvoir, b) les rapports de production et c) la cathexis (ce qu'elle définit comme l'attachement émotionnel ou le désir sexuel (Connell, p. 70, *Masculinités, Enjeux sociaux de l'hégémonie*).

14. 2016 [1992], *The Men's Bibliography*, URL : <http://syonline.net/bibliography>.

trer l'attention sur les « gagnants » de l'histoire. Interroger la catégorie du « masculin » rappelle au contraire que celle-ci ne se pense qu'au regard du « féminin », dans une dialectique permanente et que ces catégories sont loin d'être des identités « naturelles ». « Les termes "masculins" et "féminins" indiquent, au-delà d'une différence de sexe catégorique (une distinction entre hommes et femmes), les différences que présentent les hommes entre eux et les femmes entre elles en matière de genre » (Connell, 2014, p. 63). L'apport principal de l'étude critique des masculinités est de prôner une approche relationnelle du genre, c'est-à-dire d'envisager la construction mutuelle d'identités de genre nourries des « différences perçues entre les sexes » (Scott, Varikas, 1988). La masculinité se pense par contraste avec la féminité et n'aurait de sens que dans les sociétés qui posent par principe que masculinité et féminité s'opposent (Laqueur, 1992). Masculinité et féminité sont des configurations de la pratique de genre, mais aussi des processus par lesquels une pratique se trouve configurée. Jusqu'alors, l'évidence de la présence des hommes dans le champ social tendait à les « invisibiliser » en tant qu'objet d'étude singulier. Mais qu'advient-il des hommes quand on passe de l'universel au singulier ? « Les études sur les hommes allaient faire entrer ceux-ci dans la particularité où les femmes avaient auparavant été consignées » (Fassin, 2014, p. 273). Les *masculinity studies* ou études critiques des masculinités replacent la notion « universelle » dans sa particularité, et la révèlent ainsi en tant que point aveugle d'une approche de domination. Voilà pourquoi les *masculinity studies* prolongent les *women's studies* dont l'enjeu est l'analyse des rapports sociaux de sexe où chaque sexe est étudié et articulé l'un par rapport à l'autre.

De nombreux travaux découlent de ces recherches et interrogent la pluralité des masculinités dans une perspective matérialiste¹⁵, mais également dans une perspective critique et féministe (Gourarier, 2012 ; Vörös, 2015 ; Vuattoux, 2014 ; Clément, 2014). Depuis les années 1990, les travaux *queer* d'inspiration poststructuraliste permettent également d'appréhender la masculinité « comme un ensemble de performances, d'incarnations et d'identifications subjectives qui ne sont pas le monopole des hommes cisgenres » (Vörös, 2015, p. 19¹⁶). Ainsi, comme le souligne

15. Voir par exemple les travaux sur les masculinités dans le monde du travail (Cynthia Cockburn, Pascale Molinier, David L. Collinson et Jeff Hearn), du sport (Xavier Clément, Michael Messner, Christine Mennesson) ou encore en lien avec la santé (Raewyn Connell, Arthur Vuattoux).

16. Un numéro des *Cahiers du Genre* aborde en effet la question des « masculinités sans hommes » (sous la direction de Marie-Hélène Bourcier et Pascale Molinier, n° 45, 2008). Voir également Halbestam, 2998.

Sally Robinson (2002), « la réponse à la question “Qu’est-ce que la masculinité a donc à voir avec le féminisme ?” doit être : “Tout”. C’est la pensée féministe qui a inventé cette masculinité que nous étudions, déconstruisons et tâchons de reconstruire aujourd’hui, et cette masculinité est tout sauf invisible ». (Dé)construire « virilité » et « masculinité » participe donc également d’un « effort féministe d’historicisation et de dénaturalisation du patriarcat » (Gourarier, Rebutini, Vörös, 2015).

Conclusion

La virilité comme concept sexué est une construction sociale essentialisante désignant généralement un attribut masculin et-ou une masculinité visible (Gourarier, Rebutini, Vörös, 2015). Définie ainsi, elle porte le risque de se focaliser sur sa visibilité et d’exclure les analyses potentielles de virilités moins « spectaculaires » (celles des employés de banque, des intellectuels, des femmes, etc.). Image collective « idéelle » de la masculinité hégémonique, la virilité s’oppose alors à la masculinité comme construction individuelle, enrichie d’autres attributs (la classe, la race, le genre, la sexualité, etc.). La virilité s’apparente à une image figée, contrairement aux masculinités (et aux féminités) dont la construction est mouvante et sans cesse nourrie des apports de l’un vers l’autre. Première distinction entre les deux concepts donc : la virilité se définit en elle-même contrairement à la masculinité qui se définit par rapport à la féminité. La virilité est avant tout une représentation culturelle du masculin qui ne trouve pas son équivalent (ou son pendant) au féminin, alors que « masculinité et féminité existent et se définissent dans et par leur relation » (Molinier, Weltzer-Lang, 2004, p. 77). Ce constat nous amène ainsi à une seconde distinction : la virilité n’est pas un concept dynamique, contrairement à la masculinité. En effet, telle qu’elle est comprise aujourd’hui, la virilité « décrit des propriétés telles que la force physique, la violence ou l’autorité, [mais] sans historiciser leur valeur » (Gourarier, Rebutini, Vörös, 2015). Comme souligné précédemment, la virilité n’a pas toujours eu la même définition et-ou la même importance dans son rapport au masculin. Qu’on souligne aujourd’hui une « crise de la virilité » ne reflète-t-il pas l’importance qu’on lui accorde ? Il semble pourtant qu’il ne s’agit pas d’une disparition de la virilité, mais plutôt des recompositions de l’identité masculine et des transformations des conditions de sa valorisation. Ce ne serait donc pas la virilité qui changerait de définition, mais plutôt des injonctions auxquelles les hommes (et les femmes) sont soumis et, donc,

par là même : le mode dominant de masculinité hégémonique¹⁷. Ainsi, des groupes d'hommes que l'on identifiera dans un contexte donné à l'hégémonie pourront apparaître comme subordonnés ou marginalisés dans un autre contexte, la domination masculine en tant que structure sociale n'en étant pas pour autant nécessairement modifiée » (Hagège, Vuattoux, 2014, p. 11).

En passant de l'étude de la virilité à celle des masculinités, il ne s'agit par pour la(le) chercheur(e) d'étudier un sexe plutôt qu'un autre, mais bien d'interroger un ordre de genre au sein duquel virilité et masculinité hégémonique se confondent. Aussi, ne pas interroger le lien de la masculinité avec la virilité serait, d'une part, imaginer une masculinité normative et d'autre part imaginer que le masculin serait nécessairement lié à une forme de domination qui exclurait les femmes d'adopter les traits de la virilité, autrement dit d'incarner ce que Halberstam désigne par « *the privileged reservation of masculinity for men* » (Halberstam, 1998, p. 11). La masculinité ne saurait se réduire au biologique non plus que la virilité au masculin. Ne pas en prendre conscience tend à faire oublier que d'autres identités masculines existent. En sortant de l'étude binaire de la domination hommes/femmes, les *masculinity studies*, de ce point de vue, « propose[nt] un pont entre les travaux sur la domination masculine, davantage développés en anthropologie et sociologie, et ceux sur les identités ou cultures viriles, qu'on rencontre plutôt en histoire » (Fassin, 2014, p. 276). Interroger virilité et masculinité revient donc à interroger la dialectique de l'idéal et du matériel, de l'image et des identités, des normes collectives et des identités individuelles.

Haude Rivoal

Doctorante en sociologie

Université Paris-viii – Centre de recherches sociologiques

et politiques de Paris

Équipe GTM (Genre, travail et mobilités)

Bibliographie

ACHIN C. & DORLIN E., 2008, « Nicolas Sarkozy ou la masculinité mascarade du Président », *Raisons politiques*, n° 31 : 19-45.

17. Le concept de masculinité hégémonique a pour fonction de renvoyer au-delà des incarnations plurielles de la masculinité et de la virilité, à l'idée de normes qui s'imposent à tous sous la forme d'injonctions comportementales et morales : « une norme qui, alors même qu'elle ne peut être assumée objectivement que par un nombre restreint d'hommes, n'en constitue pas moins un idéal, objectif de référence » (Guionnet, 2012, p. 13).

- BEASLEY C., 2008, « Rethinking Hegemonic Masculinity in a Globalizing World », *Men and Masculinity*, Vol. 11, n° 1 : 86-103.
- BERCOT R. (DIR.), 2013, *Le Genre du mal-être au travail*, Coll. « Le travail en débat », Toulouse, Octarès.
- BESSIN M., 2002, « Du balai et du fusil. L'apprentissage de la domination masculine à l'armée », in Bessin M. (dir.), *Autopsie du service militaire, 1965-2000*, Paris, Autrement, p. 117-123.
- BONI-LE GOFF I., 2013, « Le sexe de l'expert. Régimes de genre et dynamiques des inégalités dans l'espace du conseil en management », Thèse de doctorat, Paris, EHESS.
- BOURDIEU P., 1990, « La domination masculine », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 84 (1) : 2-31.
- BOZON M., 1987, « Apprivoiser le hasard. La conscription au XIX^e siècle », *Ethnologie française*, n° 2-3 : 291-301.
- CARDI C., PRUVOST G., (dir.), 2012, *Penser la violence des femmes*, Coll. « Sciences humaines », Paris, La Découverte.
- CARRIGAN T., CONNELL R. et LEE J., 1985, « Toward a New Sociology of Masculinity », *Theory and Society*, vol. 14, n° 5 : 551-604.
- CHAPOULOT J., 2015 [2011], « Virilité fasciste », in Vigarello G., Courtine J.-J. & Corbin A., *Histoire de la virilité. La virilité en crise ? Les XX^e et XXI^e siècles*, Points, Le Seuil, p. 303-325.
- CLÉMENT X., 2014, « Sports et masculinités : hybridation des modèles hégémoniques au sein du champ », Thèse de doctorat en sciences du sport, Université Paris-Sud.
- COCKBURN C., 1983, *Brothers : Male Dominance and Technological Change*, London, Pluto Press.
- CONNELL R., 2005, *Masculinities*, Univ. Of California Press.
- CONNELL R., & MESSERSCHMIDT J., 2005, « Hegemonic Masculinity Rethinking the Concept », *Gender & Society*, vol. 19, n° 6 : 829-859.
- CONNELL R., 2013, « Fantômes de meurtre et vie pratique », *Travail, genre et sociétés*, n° 29 : 175-180.
- CONNELL R., 2014, *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*, Paris, Éditions Amsterdam, Édition établie par Meoïn Hagège et Arthur Vuattoux, traduit de l'anglais par Claire Richard, Clémence Garrot, Florian Vörös, Marion Duval et Maxime Cervulle, Postface d'Éric Fassin.
- CORBIN A., COURTINE J.-J. & VIGARELLO G., 2011, *Histoire de la virilité. La virilité en crise ? Les XX^e et XXI^e siècles*, T. 3, Points, Le Seuil.
- COULOMB-GULLY M., 2009, « Le corps présidentiel. Représentation politique et incarnation dans la campagne présidentielle française de 2007 », *Mots. Les langages du politique*, n° 1 : 25-38.
- DESPENTES V., 2013 [2007], *King Kong Théorie*, Le Livre de poche.
- DULONG D., GUIONNET C. et NEVEU E., 2012, *Boys Don't Cry. Les coûts de la domination masculine*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- DEJOURS C., 1997, « Virilité et stratégies collectives de défense dans les nouvelles formes d'organisation du travail », *Les Cahiers du MAGE*, n° 3.
- DELPHU C., 2013, *L'Ennemi principal. Tome 1 : Économie politique du patriarcat*, 4^e édition, Paris, Syllepse.

- DEVREUX A.-M., 1988, « Les rapports de sexe sont un rapport social et les hommes en sont un des termes », *Cahiers de l'Apré*, vol. 1, n° 7 : 150-157.
- DEVREUX A.-M., 1992, « Être du bon côté », *Des hommes et du masculin*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, p. 147-167.
- ERNOUT A., MEILLET A., 2001 [1932], *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*, Paris, Klincksieck.
- FALCOZ C., 2004, « Virilité et accès aux postes de pouvoir dans les organisations », *Travail, genre et sociétés*, 2014/2, n° 12 : 145-170.
- FASSIN E., 2014, Postface de *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*, Éditions Amsterdam.
- FLOOD M., 2016 [1992], *The Men's Bibliography*, URL : <http://syonline.net/bibliography>.
- FORTH CHRISTOPHER E., 2015 [2011], « Masculinités et virilités dans le monde anglophone », *Histoire de la virilité*, Tome 3, p. 135-156.
- GALLIOZ S., 2006, « Force physique et féminisation des métiers du bâtiment », *Travail, genre et sociétés*, 2006/2, n° 16 : 97-114, La Découverte.
- GOFF-BONNI LE I., 2013, « Le sexe de l'expert : régimes de genre et dynamique des inégalités dans l'espace du conseil en management », Thèse de doctorat en sociologie, Paris, EHESS.
- GOURARIER M., 2012, « Séduire les femmes pour s'apprécier entre hommes : une socio-anthropologie des sociabilités masculines hétérosexuelles au sein de la communauté de la séduction en France », Thèse de doctorat en sociologie, Paris, EHESS.
- GOURARIER M., REBUCINI G. ET VÖRÖS F., 2015, « Penser l'hégémonie », *Genre, sexualité & société* [en ligne], n° 13, URL : <http://gss.revues.org/3530>.
- GUILLAUMIN C., 2012, « Introduction. Pourquoi réfléchir aux coûts de la domination masculine ? », *Boys Don't Cry. Les coûts de la domination masculine*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- HAGÈGE M., VUATTOUX A., 2014, « Introduction. Les masculinités ou la structuration d'un questionnement au sein des études de genre », *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*, Paris, Éditions Amsterdam.
- HALBERSTAM J., 1998, *Female Masculinity*, Duke University Press.
- HAY J., 2002, « Le casse-tête de la traduction du mot "gender" en français », ILCEA [en ligne], URL : <http://ilcea.revues.org/> »É.
- HÉRITIER F., 1996, *Masculin/Féminin. La pensée de la différence*, Vol. 1, Paris, Odile Jacob.
- HOQUET T., 2009, *La Virilité : à quoi rêvent les hommes ?*, Paris, Larousse.
- JOANNIN D., MENNESSON C., 2014, « Dans la cour de l'école. Pratiques sportives et modèles de masculinités », *Cahiers du genre*, 2014/1, n° 56 : 161-184.
- JOUNIN J., 2006, « Loyautés incertaines. Les travailleurs du bâtiment entre discrimination et précarité », Thèse de doctorat en sociologie, Université Paris-Diderot.
- KALIFA D., 2015 [2011], « Virilités criminelles ? », in Vigarello G., Courtine J.-J. & Corbin A. (2011), *Histoire de la virilité. La virilité en crise ? Les xx^e et xx^e siècles*, Points, Le Seuil, p. 303-325.
- LAQUEUR T., 1992, *La Fabrique du sexe : essai sur le corps et le genre en Occident*, Paris, Gallimard.

- MAIGRET E., 1995, « "Strange grandit avec moi". Sentimentalité et masculinité chez les lecteurs de bandes dessinées de super-héros », *Réseaux*, n° 95.
- MATHIEU N.-C., 1971, « Note pour une définition sociologique des catégories de sexe », *Épistémologie sociologique*, Vol. 33, n° 2 : 173-204.
- MESSNER M., 1997, *Politics of Masculinities : Men in Movements*, Altamira Press.
- MOHAMMED M., 2009, « Les affrontements entre bandes : virilité, honneur et réparation », *Déviance et société*, Vol. 33, n° 2 : 173-204.
- MOLINIER P., 1997, « Psychodynamique du travail et précarisation. La construction défensive de la virilité », in Appray et Thébaud-Mony (dir.), *Précarisation sociale, travail et santé*, Paris, CNRS-IRESO, p. 285-292.
- MOLINIER P., 2000, « Virilité défensive, masculinité créatrice », *Travail, genre et sociétés*, 2000/1 : 25-44.
- MOLINIER P., 2004, « Psychodynamique du travail et rapports sociaux de sexe », *Travail et emploi*, n° 97.
- MOLINIER P., 2008, « Vers une théorie de la féminité masculine », *Habilitation à diriger des recherches. Sciences de l'Homme et Société*, Université Lumière-Lyon-2, URL : <http://hal-univ-paris13.archives-ouvertes.fr/tel-01075841>.
- MOSSE G., 1997, *L'Image de l'homme : l'invention de la virilité moderne*, Abbeville.
- PIGENET M., 2001, « À propos des représentations et des rapports sociaux sexués : identité professionnelle et masculinité chez les dockers français (xix^e-xx^e siècles) », *Genèses*, n° 42 : 5-25.
- PILLON T., 2015 [2011], « Virilité ouvrière », in Vigarello G., Courtine J.-J. & Corbin A., (2011) *Histoire de la virilité. La virilité en crise ? Les xx^e et xx^e siècles*, Points, Le Seuil, p. 303-325.
- PRUVOST G., 2007, *Profession : policier. Sexe : féminin*, Paris, Éditions de la MSH.
- RASERA F., RENAHY N., 2013, « Virilités : au-delà du populaire », *Travail, genre et sociétés*, 2013/1, n° 29 : 169-173, Paris, La Découverte.
- RAUCH A., 2010, « De la virilité aux masculinités. Une brève histoire de l'identité masculine », in *Bulletin de la Ligue de l'enseignement*.
- REVENIN R., 2015 [2011], « Homosexualité et virilité », *Histoire de la virilité*, Tome 2, p. 369-401.
- RIVOAL H., (en cours), « Les hommes en bleu : une ethnographie des masculinités dans une grande entreprise de distribution », Thèse pour l'obtention du doctorat de sociologie, Université Paris-VIII.
- RIVOAL H., 2015, « "Aux mâles heureux" : expression et traitement du mal-être au travail dans un secteur masculin », *Le Genre du mal-être au travail*, Octarès.
- ROBINSON S., 2002, « Pedagogy of the Opaque : Teaching Masculinity Studies », *Masculinity Studies & Feminist Theory : New Directions*, p. 147-148.
- SCHWARTZ O., 1990, *Le Monde privé des ouvriers*, Presses universitaires de France.
- SCOTT J. ET VARIKAS E., 1998, « Genre : une catégorie utile d'analyse historique », *Les Cahiers du Grif*, Vol. 37, n° 1 : 125-153.
- SELEK P., 2014, *Service militaire en Turquie et construction de la classe de sexe dominante : devenir homme en rampant*, Éditions L'Harmattan.

- SINGLY F. DE, 1993, « Les habits neufs de la domination masculine », *Esprit*, n° 196 : 58-61.
- SINGLY F. DE, 2013, « Le masculin pluriel », *Travail, genre et sociétés*, 2013/1, n° 29 : 161-168, La Découverte.
- SKEGGS B., 2015, *Des femmes respectables. Classe et genre en milieu populaire*, Coll « L'ordre des choses », Éditions Agone.
- SOHN A.-M., 2009, « Sois un homme ! » *La construction de la masculinité au XIX^e siècle*, Paris, Le Seuil.
- TABET P., 1998, *La Construction sociale de l'inégalité des sexes : des outils et des corps*, L'Harmattan.
- THIERS-VIDAL L., 2010, *De « L'ennemi principal » aux principaux ennemis. Position vécue, subjectivité et conscience masculines de domination*, Paris, L'Harmattan.
- VÖRÖS F., 2015, « Les usages sociaux de la pornographie en ligne et les constructions de la masculinité. Une sociologie matérialiste de la réception des médias », Thèse de doctorat, École des hautes études en sciences sociales.
- VENAYRE S., 2015 [2011], « La virilité ambiguë de l'aventurier », in Vigarello G., Courtine J.-J. & Corbin A., (2011) *Histoire de la virilité. La virilité en crise ? Les XX^e et XXI^e siècles*, Points, Le Seuil, p. 303-325.
- VUATTOUX A., 2014, « Genre, masculinité et santé publique à l'échelle mondiale : synthèse d'un domaine de recherche et pistes de réflexion », *Les Cahiers de santé publique et de protection sociale*, n° 15 : 21-25.
- WELTZER-LANG D., 2002, « Virilité et virilisme dans les quartiers populaires en France », in *VEL, enjeux, villes, école, intégration*, Vol. 128 : 10-32, Centre national de documentation pédagogique.
- WILSON-ALIMAHOMED J., 2011, « Men Along the Shore : Working-Class Masculinities in Crisis », *NORMA*, vol. 6, n° 01 : 22-44.
- WITTIF M., 2013 [1978], *La Pensée straight*, Réédition, Paris, Éditions Amsterdam.

Mots clés : *Masculinité. Virilité. Genre. Études critiques de masculinités. Masculinities studies. Concept. Connell.*

Virility or Masculinity ?

Virility Through Masculinities in Sociological Analysis

Abstract : *Critical studies on men and masculinities is a new area of research within gender studies. Developed and theorized by Australian sociologist Raewyn Connell, this field renews the theoretical frameworks around the study of men. By denouncing the normative masculinity of a virile character, masculinity studies have made it possible to introduce the idea of plural incarnations of masculinity without a systematic reference to virility. This article proposes a critical assessment of the confusion between the concepts of “virility” and “masculinity” in order to propose the*

idea that it influences not only social representations and practices but also academic researches. Indeed, the permeability of the two terms essentializes masculinity and implicitly maintains the idea of a hierarchy between genders. This article shows that if we think of masculinities in the plural and virility outside a specific gender, it would enrich the sociological analyzes still emerging (in France) around men and masculinities.

Keywords: *Masculinity. Virility. Gender. Critical studies on men. Masculinity studies. Concepts. Connell.*

¿Virilidad o Masculinidad? La identidad viril bajo el prisma de las masculinidades en los análisis sociológicos

Resumen: *El estudio crítico de las masculinidades es un nuevo dominio de investigación dentro de los estudios de género.*

Desarrollado y teorizado por la socióloga australiana Raewyn Connell, este dominio renueva los marcos teóricos en torno al estudio de los hombres.

Denunciando la masculinidad normativa de una figura viril, los masculinity studies han permitido introducir la idea de la existencia de una pluralidad de encarnaciones de lo masculino sin hacer una referencia sistemática a la virilidad.

Este artículo aborda un análisis crítico acerca de la confusión existente entre los conceptos de “virilidad” y “masculinidad” en el que propone la idea de que estos influyen no solamente las representaciones y las prácticas sociales sino que también las investigaciones universitarias.

Se demuestra que la permeabilidad de estos dos términos esencializan la masculinidad y mantiene implícitamente la idea de una jerarquía entre los géneros.

El artículo propone de esta manera, pensar las masculinidades en plural y la virilidad por fuera de un género preciso a los efectos de enriquecer los análisis sociológicos todavía emergentes (en Francia) sobre los hombres y lo masculino.

Palabras claves: *Masculinidad. Virilidad. Género. Estudios críticos de las masculinidades. Masculinity studies. Conceptos. Connell.*